

## La poésie du point de vue de la réception

Jean Fisette

Volume 12, Number 2 (35), Winter 1987

Jacques Brault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200640ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200640ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fisette, J. (1987). La poésie du point de vue de la réception. *Voix et Images*, 12(2), 314–318. <https://doi.org/10.7202/200640ar>

## Essai

## La poésie du point de vue de la réception

par Jean Fisette, Université du Québec à Montréal

PRAGMA, un groupe de recherche constitué à l'Université de Sherbrooke autour de Joseph Bonenfant nous présente, sous le titre de **Pragmatique de la poésie québécoise**<sup>1</sup> les résultats d'une première année de recherche dans cette problématique qui se situe à la fine pointe de la recherche actuelle.

Dans son texte d'introduction, Joseph Bonenfant présente ainsi le projet: constituer un ensemble de propositions théoriques assorties d'une somme d'analyses qui jettent les fondements d'une pragmatique de la poésie. Les références majeures, inscrites en tête de l'ouvrage, vont d'abord aux logiciens anglo-saxons, mais aussi à Bakhtine dont la notion de « dialogisation » occupe une position centrale dans cet article.

Comme on peut le pressentir, la position que prenait Bakhtine sur la poésie, en dissociant radicalement le genre de la forme romanesque, lui refusant tout accès à la dialogisation est rejetée par l'auteur qui affirme, de façon péremptoire, que tout acte d'énonciation est justifiable d'un traitement pragmatique et que tout énoncé, donc celui de la poésie, est le fait d'un acte d'énonciation. Si l'on ne peut qu'être d'accord en principe, on regrette cependant que l'auteur ne se réfère pas à la question des « voix sociales » sur laquelle Bakhtine fondait son argumentation.

En somme le projet ici annoncé est défini comme la quête d'un lieu logique, d'une problématique, liée à la réception de la poésie, se situant entre les questionnements d'ordre sémiotique et ceux d'ordre socio-historique.

\*  
\* \*

Dans « Énonciation / Fiction. Principes généraux d'analyse pragmatique », Agnès Bastin dresse un tableau raisonné des notions et problématiques concourant à définir le champ de la pragmatique. Nul doute que cet article constitue un des apports les plus précieux de cet ouvrage. Elle a eu la perspicacité d'inscrire au titre d'articulation centrale la question de la fiction: en effet, dans une première partie, tous les instruments utilisés par les théoriciens de l'énonciation de « premier degré » sont énumérés; puis, dans une seconde partie, intitulée « Inscription de la fiction dans le discours » une problématique plus nouvelle, plus pertinente aussi pour le texte de la poésie s'y construit. Pour illustrer cette problématique, je citerai le passage suivant:

*Comme le souligne Searle, « l'auteur d'une œuvre de fiction feint d'accomplir une série d'actes illocutoires, normalement de type assertif ». S'il faut reconnaître l'aspect ludique de l'acte illocutoire, qui n'est que simulé, il faut reconnaître également que l'énonciation, elle, est bien réelle.*

(p. 43)

Il se pose donc un dilemme qui, sur le plan strictement théorique, ne paraît pas résolu: où ira la priorité? à l'énonciation bien réelle de premier degré ou bien à l'acte illocutoire «feint» de second degré? La question est d'autant plus pertinente ici que le corpus-objet est celui de la poésie et que dans la poésie, à la différence du roman par exemple, l'aspect fictionnel, l'invention touchent non seulement l'aspect ludique de l'acte illocutoire, c'est à dire le «contenu de la représentation» mais aussi et surtout l'acte même de représentation, soit l'énonciation. (Il y a là un acquis de la sémiotique que l'on ne saurait ignorer.)

Cette ambiguïté se profilera tout au long de l'ouvrage.

\*  
\* \*

Deux membres du groupe ont préparé une bibliographie exhaustive (près de cent pages) présentée sous cinq rubriques répondant à autant de problématiques.

Si l'on ne peut que se féliciter de cet apport, on regrettera cependant que les auteurs n'aient pas fait preuve d'un peu plus de sélection: ainsi un grand nombre de titres paraissent peu pertinents à la pragmatique.

\*  
\* \*

André Marquis consacre deux articles aux classiques de la poésie québécoise: d'abord «Énonciation et subversion», une lecture de «kimono de fleurs blanches» extrait du **Vierge incendié** (Paul-Marie Lapointe).

La lecture est minutieuse, relativement convainquante: diverses marques linguistiques, principalement les marques de la personne, des lieux et du temps sont relevées, mises en correspondance de sorte que ce poème trouve, à l'analyse, une consistance; un danger cependant que l'auteur ne surmonte pas toujours: la non-prise en considération de la teneur fictive du texte de poésie conduit insensiblement l'auteur à ramener le niveau de l'analyse à un premier degré où il n'y aurait plus de distinction entre auteur, locuteur et marque de la personne telle qu'inscrite dans le texte. Ainsi, ce passage:

*Peut-on voir en ce «comme» un indice de temporalité comprenant une invitation du poète à mourir en même temps que («comme») naît le jour? (...) la nuit [ étant ] liée à l'euphorique et le jour, au dysphorique; d'où le désir du locuteur de vivre la nuit.* (p. 149)

Qu'est-ce que cette invitation du poète, ce désir du locuteur? Ne serait-on pas sur la voie d'une «re-psychologisation» des personnages? En somme on retrouve ici, en ce qui concerne les différents niveaux d'énonciation, l'ambiguïté dont j'ai fait état plus haut.

Bref cet article constitue une bonne lecture sémiotique de ce poème (bien que toutes les références utilisées n'aient pas été indiquées); malgré les pro-

messes de l'introduction (*Comment une approche sémiotique formelle aurait-elle pu considérer aussi franchement le rapport subjectivité-socialité?* [ p. 12 ] ), il ne semble pas que cette analyse apporte de renouvellement ou d'ajout significatif dans la connaissance et la compréhension que nous avons de cette poésie.

Dans «Deixis et fiction poétique: Nelligan, Saint-Denys Garneau, Grandbois, Miron», le même auteur procède, encore ici, à un relevé des marques de la personne, des lieux et du temps. Le résultat tient en un tableau comparatif où les données recueillies sont simplement affichées, sans qu'aucune signification ne leur soit apportée. C'est que, dans les cas de ces deux articles, la pragmatique n'arrive pas à se dégager de la sémiotique. Et encore, le questionnement sémiotique paraît-il assez primaire.

\*  
\*   \*  
\*

Les trois autres articles sont convainquants: «Interpellation: 'la marche', de France Théoret» par Pauline Adam, «Décitisation et jeux de pouvoir: 'que je déparle', de France Théoret» par Agnès Bastin et «Interstice et intersubjectivité: **Antre**, de Madeleine Gagnon» par Ghislaine Pesant. Comme l'enjeu théorique de ces trois analyses paraît sensiblement le même, je me contenterai de traiter du dernier.

Madeleine Gagnon a toujours défini l'écriture comme l'inscription du sujet dans un rapport de forces. Cet énoncé, repris avec pertinence au début de l'article justifie sans conteste la pertinence du questionnement pragmatique face à ce texte.

Suit une ouverture des paradigmes rayonnant autour du mot «ANTRE», si bien que tout le texte est restitué dans une étonnante cohésion entre ses différents niveaux linguistiques et pragmatiques: le lieu de naissance ou de refuge [ antre ], le lieu d'indécision [ l'entre deux ], la coupure, blancs de mémoire, blancs typographiques [ entre ], le lieu d'inscription dans le référent [ ancrage ], etc.

Voire plus, la limite même entre le fictif et non-fictif est déniée chez Madeleine Gagnon (comme c'est courant dans l'écriture de la modernité): corps du texte et corps référent du texte: corps-texte. L'abolition même de cette frontière permet à l'auteure de cet article, remplissant le rôle de locutaire, de se placer de plein pied au niveau même du texte, de le recevoir comme interpellation de sorte qu'à la limite, la nature même, textuelle, discursive, fictive de la poésie est abolie.

Et dans ces conditions, la problématique de la pragmatique paraît des plus efficaces: c'est qu'on retrouve là le fondement même de la pragmatique, à savoir l'intention d'agir du locuteur sur le locutaire. Ou devrait-on écrire: la locutaire et la locutaire, car il semble que ce ne soit pas un fait du hasard si cette même situation de la lectrice assumant totalement sa situation d'interpellée se retrouve dans les trois textes de femmes lus par trois femmes. Il y a

certainement là des affinités qui assurent une telle efficacité dans la communication.

Ghislaine Pesant termine son article sur un paragraphe qui s'avère tout à fait significatif à cet égard :

*Austin croyait découvrir dans le discours même le principe de l'efficacité de la parole. Or, avec Searle et Bourdieu, surtout, on apprend que le langage puise son autorité en dehors de lui-même. Tout discours, dont le discours de fiction, est une représentation, une manifestation, une symbolisation de cette autorité.*

(p. 112-3)

On serait tenté d'ajouter: « words, words, words... »

Serait-il hatif de conclure que la problématique de la communication, telle qu'élaborée dans le discours de la pragmatique, serait d'abord pertinente pour rendre compte de textes inscrits dans un fort contexte discursif et idéologique (comme l'est le féminisme aujourd'hui)? Alors la pragmatique renverrait à une problématique où un texte-objet donné est vécu dans une intense relation de premier niveau, abolissant tout espace de fiction? Dans ces conditions, les classiques de la poésie québécoise du mouvement de l'Hexagone tels Miron, auraient connu leur grand moment pragmatique lors d'un événement comme celui de la « Nuit de la poésie québécoise » de 1970?

Et si la pragmatique ramenait les textes à des moments privilégiés de communication, c'est-à-dire à des conditions où l'espace même de la fiction était aboli?

À la limite, la question posée peut se ramener à celle-ci: le phénomène de la communication, l'«inter-action verbale» comme le nommait Bakhtine, est-il réductible à l'interpellation de premier niveau ou, à l'inverse, ce contact locuteur-locutaire ne peut-il avoir d'existence à un degré plus élevé de sémiotisation? En somme, poser la question, c'est y répondre: on n'a qu'à songer à Bakhtine lisant Rabelais, à des lieues et à quelques siècles de distance.

Ce qui peut signifier que les mécanismes réglant les rapports de communication entre locuteur et locutaire, dans un texte de fiction, ne sont vraisemblablement pas réductibles aux traits linguistiques, tels ceux de la personne, du lieu et du temps qui sont prévalents dans la communication orale directe. Il me paraît qu'on ne pourra éluder plus longtemps la question des «voix» qui pourront être «sociales» certes, mais aussi «idéologiques», ou bien la fonction même de ces voix sera assurée par des «tonalités affectives partagées» assurant, au delà des siècles et des pays, des rapports de communications, des coïncidences d'état de conscience ou, pour reprendre l'heureuse expression de Goethe [qui ouvre tout un programme de réflexions], des «affinités électives».

\*

\* \*

Une théorie, pour se développer, doit dépasser les cas singuliers (ici de lectures dans un contexte particulier) dont elle se nourrit au départ. Cette nécessaire généralisation passera par une intégration plus poussée des différents niveaux de sémiotisation des lectures.

Si ce premier ouvrage du groupe PRAGMA nous fournit une documentation et des illustrations extrêmement riches du potentiel de la pragmatique, on attendra, du second ouvrage, une intégration plus poussée de ces différentes notions dont celle, centrale, de fiction. N'est-ce pas là d'ailleurs ce qu'annonce Joseph Bonenfant au terme de son texte d'introduction:

*La fiction ne garde pas seulement la trace du monde pratique sur le fond duquel elle se détache, elle réoriente le regard vers les traits de l'expérience qu'elle « invente », c'est-à-dire tout à la fois découvre et crée» [ P. Ricoeur ]. L'acte de langage est aussi acte de discours et acte de communication. Il faut ajouter que dans le langage poétique, l'acte de discours est aussi acte de fiction.*

(p. 19)

- 
1. **Pragmatique de la poésie québécoise I. Méthodes / Concepts / Approches.** Sous la direction de Joseph Bonenfant, par le groupe PRAGMA (Groupe de recherche en pragmatique poétique): Pauline Adam, Agnès Bastin, Sylvie Faure, André Marquis, Ghislaine Pesant, «Cahiers d'Études littéraires, no 11».

N.B. Cet ouvrage n'est disponible que chez l'éditeur:

Service d'aide à l'édition et à la recherche

Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke,

Sherbrooke, Québec. J1K 2R1

\*

\* \*